

- 33) Ces thèses d'Américo Castro ont été combattues par Claudio Sánchez Albornoz dans España, un enigma histórico, Buenos-Aires, 1956 (t.I, p. 484-485 en particulier). Les arabisants sont en général moins convaincus que Castro de la thèse "orientaliste". Cf. Joaquín Lomba Fuentes, La beauté objective chez Ibn Hazm in Cahiers de Civilisation Médiévale t. VII, (1964) p. I-18.
- 34) Nous disons "occidentaliste" car les poètes français, occitans, italiens et même allemands, décrivaient une même femme idéale, comme l'a bien montré Rodolfo Renier dans Il tipo della donna nel Medioevo, Ancona, 1885. Celui-ci au sujet de Juan Ruiz, écrit : "Come si vede, qui dove il poeta ha voluto rappresentare il tipo perfetto della bellezza, egli ci ha indipendentemente rincondotti alla donna ideale di tutti i poeti del medioevo" (p.66).
- 35) Dámaso Alonso, op.cit. p. 410.
- 36) L'arabisant Osvaldo A. Machado fait le point dans Acerca de la cultura arábica del Arcipreste de Hita in Cuadernos de Historia de España, t.XLIII-XLIV, Buenos-Aires (1967). Selon lui, Juan Ruiz n'aurait pu savoir assez d'arabe classique pour lire le Collar de la paloma.
- 37) Ce fait a été signalé par M.R. Lida dans son article de 1940 (voir supra, note 19). Cf. Ed. Faral, Sidoine APollinaire et la technique littéraire du Moyen Age in Miscellanea Giovanni Mercati, 1946. Joseph S. Pons ignorait ce fait quand il a rédigé l'Archiprêtre de Hita. Esquisse pour un portrait, in Bulletin Hispanique, t. III n° 4 (1950), p. 303-312.
- 38) Margherita Morreale, Más apuntes para un comentario literal del LBA in Boletín de la Real Academia Española, separata, Madrid, 1968, p. 241-242.
- 39) Ed. Faral, op.cit. p. 130 : "Colla polita nivem certant superare, tumorem/increpat et lateri parca mamilla sedet." Mélibée aura des "pequeñas tetas".
- 40) Cité par Rodolfo Renier, op.cit. p.II, d'après Emilio Sestini, La bellezza d'una donna, versi d'Anonimo del buon secolo, Mariani, Firenze, 1865.
- 41) Amédée Mas, dans un C.r. au Bulletin Hispanique, t. LXI, n° 2-3 (1959) p. 295, au sujet de ce vers, fait la remarque suivante : "Castro y voit une allusion aux marchés de femmes du monde arabe... N'est-il pas permis de voir seulement dans ce vers une figure, un encarecimiento trivial et plaisant ?".
- 43) Chrétien de Troyes, Philomena, éd. De Boer, P. Geuthner, Paris, 1909 : "Danz ot petit, serrez et blans/Menton et col, gorge et peitrine/Ot plus blans qu nule ermine ;/Autressi come deus pomettes/Estaient ses deus mamelettes. Mains ot gresles, .longues et blanches/Gresles les flans, basses les hanches" vers 158-164. Mélibée aura des "manos pequeñas" mais "los dedos luengos" font qu'on ne s'éloigne pas du modèle traditionnel.

- 43) Arcipreste de Hita, Libro de Buen Amor, version antigua con prólogo y versión moderna de Amancio Bolaño e Isla, Editorial Porrúa, México, 1972.
- 44) Arcipreste de Hita, Libro de Buen Amor, edizione critica a cura di Giorgio Chiarini, Riccardo Ricciardi, Milano-Napoli, 1964. Cet hispaniste italien admet en général les opinions de Dámaso Alonso.
- 45) Nous pourrions citer bien des exemples allemands grâce au livre de Karl Weinhold, Die deutschen Frauen in dem Mittelalter, Wien, 1882. Les auteurs germaniques médiévaux s'inspiraient de modèles français ; aussi nous n'ajouterions rien à nos arguments. On remarquera que les goûts ont changé depuis Juan Ruiz ; il faut voir un éloge dans les chicas piernas au vers 445 b. C'est une vieille qui, dans le Jaufré provençal, a des "cambas secas e longas" (Raynouard, Lexique I, p. 108). Nous n'avons rien dit des pieds socavados ; tout le monde tombant d'accord pour les identifier aux pieds voutis si nombreux dans les textes français.
- 46) L'influence du milieu muđerar est souvent postulée, mais les preuves ne sont jamais données. Peut-on même en donner ?
- 47) L'arabisant espagnol Emilio García Gómez, dans la préface de sa traduction : Ibn Hazm de Córdoba, El Collar de la paloma, Alianza Editorial, Madrid, 1971, découvre entre les deux œuvres que l'on a comparées des "abismos de diferencias espirituales". Il admet tout au plus la possibilité d'influence indirecte. Même les ressemblances fortuites sont bien peu convaincantes. L'auteur du Tuhfat-al-arus est un tunisien. A t-il jamais été connu en Espagne ? Des traductions partielles de son œuvre par A. Rousseau (en français) se trouvent dans le Journal Asiatique 1852-1853 . Voir Encyclopédie de l'Islam, s.v. al-Tidjani.
- 48) Martín de Riquer, Ordenación de estrofas en el LBA in Boletín de la Real Academia, t. 47 (1967) p. 115-124. Nous préférons lire en camisa à sin camisa pour d'évidentes raisons métriques ; en effet vea en permet la synalèphe. On peut aussi penser que la belle ne se dénude pas totalement en présence de l'entremetteuse. On trouve vea dans l'édition de Jossot, mais veas dans l'édition "modernizada" de Nicasio Salvador Miguel : Juan Ruiz, Libro de Buen Amor, Novelas y Cuentos, E.M.E.S.A. Madrid, 1972. Jossot a choisi vea mais a conservé sin. L'hémistiche est hypermétrique.

49) Dámaso Alonso, op.cit. p. 408 ; Philomena, v. 153. Faut-il recourir à un auteur arabe comme al-Tichani parce que celui-ci vante la finesse des lèvres ? Un écrivain italien, Fazio degli Uberti, parlera avec admiration de "labbro sottile" (Poeta minori del Trecento). De grosses lèvres bien épaisses convenaient aux sots. Cf. Emilio Teza, La Fisiognomia, tratatello in francese antico, Bologna, 1864. Un poème latin médiéval (édition A. Morel-Fatio, in Romania XV (1886), p. 229, contient le vers : "Labra tument modicum rubeo perfusa colore". Ce souci de la mesure se retrouve dans de nombreux textes latins ou romans. Quant à l'adjectif angostillos, LBA 434d, nous souscrivons à ce qu'a énoncé Fernando González Ollé dans Los sufijos diminutivos en castellano medieval, C.S.I.C., Madrid, 1962 : "angostillos son nocionalmente, unos labios 'delgados' ; el sufijo no indica que se trate de labios 'muy delgados' o 'ligeramente delgados' sino de una bella delgadez". Certains auteurs ont pu s'écarter de ce désir de mesure. Cf. Carvajal, Cancionero de Stuniga, Madrid, 1872, p. 379, écrit : "cabellos rubios pintados, los beços gordos bermejos, ojos verdes et resgados, dientes blancos et parejos". Adam de la Halle, Oeuvres complètes, op.cit. p. 300, nous dit d'une belle bouche féminine qu'elle est "graille as cors et grosse ou moilon". Nous comprenons : "mince aux commissures et grosse au milieu".

Ces divergences s'expliquent, croyons-nous, assez aisément. L'expression modicum tumentia labra se trouve chez Maximien, comme l'a montré Faral dans "Ovide et quelques autres sources du roman d'Eneas" (Romania, t.XL n° 158, avril 1911). Elle a été reprise par beaucoup de poètes médiévaux au point de se transformer en topos. Le mot modicum est susceptible d'interprétations différentes. Il est toujours difficile d'apprécier les différences entre les mots et expressions comme "un peu, quelque peu". Voir O. Schultz Gora "Auques, auquetes-sehr", in Zeitschrift fur rom. Phil. XLVIII (1928), p.120-122. Margherita Morreale a soulevé le problème dans un article de deux pages : Poco, un poco, in Thesaurus, Boletín del Instituto Caro y Cuervo, t. XXV (1970). Elle comprend "poquillo apartadillos" du v. 434 b 'algo o un poco separados' alors que nous comprenons 'muy poco separados'. On ne saurait trancher le noeud de la difficulté car le texte n'est pas sûr. La fréquence des textes français où apparaît le mot serré rend vraisemblable une leçon "apertado" (ou "apretado") qui a pu être facilement confondue avec "apartado". Nous conservons la leçon "apartadillos" puisqu'elle se trouve dans S et G. Nous préférons poquillo de G à un poco de S, car il nous semble plus aisément traduisible par "bien peu".

50) On trouve cela dans le Petit Robert 2 (SEPRET, Paris, 1974) s.v. Ruiz
Le Dictionnaire des littératures (PUF, Paris, 1968), t. III s.v. Ruiz,
nous dit que : "... L'ouvrage doit en effet son idéologie à la fois au néo-
platonisme et à l'islamisme, c'est ce dernier qui permet l'union pacifique
du sentiment religieux et de l'amour charnel. "On voit là l'influence
d'Américo Castro.

UN "EXEMPLUM" DE L'ARCHIPRETRE DE TALAVERA

L'Archiprêtre de Talavera, dans le premier chapitre de la seconde partie du Corbacho (I) se propose de dénoncer chez les "perversas mujeres" le péché considéré alors comme le plus grave des sept péchés capitaux : l'avarice. L'avarice, en effet, n'était pas seulement comme aujourd'hui un attachement excessif à l'argent et aux richesses - ceci n'en étant qu'une composante sans plus - mais d'une façon plus générale un amour immodéré de la vie de ce monde et des valeurs du siècle, au détriment de la dévotion à Dieu et aux choses saintes. Capable à lui seul de provoquer tous les autres, l'avarice était donc, à l'époque, le premier et le plus pervers des péchés capitaux.

Afin d'illustrer un vice aussi néfaste, et aux dires de l'Archiprêtre de Talavera, si typiquement féminin, l'auteur du Corbacho aura recours, tout naturellement, au moyen d'enseignement le plus habituel en cette époque de didactisme et de sermon, l'exemplum. Pour bien montrer que ce misérable péché n'est l'apanage d'aucun "état" de la société, et que sa gravité ne dépend en rien du milieu dans lequel il se manifeste, pas plus que de l'importance ou de la valeur de son objet, il montrera ses ravages dans deux cas pris aux deux extrêmes de l'éventail social. L'Archiprêtre n'oublie pas, en effet, que si chacun doit assurer son salut dans son "état", chacun peut, à l'inverse, se perdre également dans le sien, et c'est ainsi que d'un côté ce sera la truculente évocation de cette mégère à la rapacité telle que nous la voyons prête à se damner pour un oeuf disparu (2), et de l'autre la fine ironie de ce véritable petit fabliau dans lequel reine de Barcelone à la rectitude apparemment intransigeante, mais peut-être trop sûre d'elle-même, finira par fléchir sous les assauts de l'"avaricia".

Mais dans l'apologue de la reine de Barcelone le plus curieux est la structure de cet "exemplum" de la tentation, composé comme si l'Archiprêtre avait sous les yeux la scène de la tentation la plus fameuse : celle où Satan dans le désert croit pouvoir profiter de la fatigue du Fils de l'Homme après quarante jours de jeûne pour le faire choir dans les filets des séductions du monde, dans le piège précisément de l'"avaricia". (3).

En effet, comme la tentation dans le désert, la tentation de la reine de Barcelone se déroule en trois actes et le tentateur dans les deux cas a choisi délibérément de faire céder sa victime plus pour profiter de la faiblesse de celle-ci que pour satisfaire son propre orgueil. Bien entendu les circonstances qui entourent la tentation de la reine de Barcelone sont radicalement différentes de celles qui entourent Jésus dans le désert, et le tentateur n'évoque pas la possibilité que les pierres du chemin soient transformées en pains pour rassasier l'affamé ("si tu es le fils de Dieu ordonne que ces pierres se changent en pain"), mais s'agissant d'une femme, et qui plus est d'une reine, c'est l'éventualité de la possession d'une bague dix fois plus belle que celle qu'elle possède déjà, assortie dans un second temps, de la promesse d'un rubis plus étincelant qu'une torche enflammée, qui fera l'objet de la tentation :

Señora, o qué hermosa sortija tyene vuestra merced con tan fermoso diamante ! Pero, señora, quien uno vos presentare que valiese más que dies vuestra merced amar podría a tal ombre ?

Et encore :

Señora sy vos diese un ruby un gentil ombre que fiziese luz como un antorcha amarlo yades, señora ?

Mais pas plus que Jésus ne se rendit au marché du Malin, la reine de Barcelone n'acceptera de se rendre au superbe tentateur pour une satisfaction aussi peu digne d'elle :

Non le amaría aun que me diese uno que valiese más que ciento.

Et plus loin : "Nin aun que reluziese como quatro antorchas".

Le deuxième acte utilise dans les deux cas le renom d'une ville sainte. A Jésus, Satan proposera de se jeter du faite du temple de Jérusalem : "Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas..." et ainsi affirmer par un geste spectaculaire sa toute puissance dans la ville et au lieu même où les Juifs se réunissent pour prier. La ville sainte hésiterait-elle encore à se donner totalement à lui après une telle manifestation de sa puissance ?

Certes, il n'est pas question d'un geste aussi spectaculaire dans le cas de la reine de Barcelone, mais le séducteur lui propose en cadeau une ville aussi sainte pour les Chrétiens d'alors, Rome, que Jérusalem pour les contemporains du Christ :